

La "féminité blessée" selon Théry

À ceux qui doutaient encore qu'Irène Théry vouait une passion à la différence des sexes, nous conseillons la dernière livraison de l'ANRS (Agence nationale de recherche sur le SIDA). On peut y lire un article intitulé "Une femme comme les autres : séropositivité, sexualité et féminité" (1), dernier texte en date signé par une experte dont on aimerait décidément qu'elle se passionne pour l'ethnologie des escargots.

Comme son titre l'indique, l'article ne parle pas de "femmes et SIDA", ce qui aurait pu être l'occasion de nous donner de rares et précieuses informations sur la situation des femmes atteintes par le VIH : nombre, classe d'âge, etc. Hélas, l'utilité ne semble pas avoir motivé l'auteure. Au risque de tourner à de l'anthropologie mal placée, son article s'attache davantage au vécu féminin de l'expérience du VIH.

S'il n'est pas inintéressant de rappeler, comme le fait dans une seconde partie Irène Théry, que les femmes séropos doivent composer avec le fait qu'elles ne gèrent pas directement l'usage du préservatif, était-il en revanche nécessaire de consacrer plus de la moitié de l'enquête à ce que l'auteure appelle la "féminité blessée" des femmes séropositives ? Ainsi nous présente-t-elle comme une spécificité féminine le fait de se sentir "sale" lorsque l'on découvre sa séropositivité. Pourquoi spécifiquement les femmes ? Parce que, explique-t-elle, la contamination associerait aussitôt la femme séropo à une salope et que, toujours selon notre experte, "deux composantes majeures de l'imaginaire physiologique du féminin" sont non seulement "la beauté et la santé" mais surtout "la rareté sexuelle". Évacuant d'un coup de cuillère le soupçon de toxicomanie (qui n'a, il est vrai, rien de différentieliste à se mettre sous la dent), l'auteure enchaîne en expliquant que la rareté sexuelle "lie l'imaginaire physiologique et la norme morale, les images et les usages du corps : être "une vraie femme", c'est non seulement avoir un corps désirable et beau, et avoir un corps sain, accueillant et prolifique, mais c'est aussi avoir un corps qui soit un bien rare au plan sexuel." Après quoi, on ne peut qu'enchaîner sur les troubles psychiques qu'entraîne inéluctablement la difficulté d'être mère sans transmettre le VIH, je cite : "la question de la maternité ne peut être isolée. Elle participe d'une atteinte à l'image du corps féminin comme corps non seulement prolifique

(*"une femme est faite pour donner la vie" mais comme corps accueillant. Accueillant à l'enfant à naître (sic !), comme un nid protecteur, accueillant à l'homme aussi."*)

Au final, on ressent un certain malaise face à cette dissection hormonale de la souffrance face à la maladie. "Ce texte fait frémir, écrit Act-Up dans Action (2), il est même terrifiant. Parce qu'il nous renvoie—nous, femmes—à des identités sexuelles dont nous ne voulons plus depuis longtemps. Parce qu'il ne dit ni vrai ni faux sur les démêlés des femmes avec leur sexualité, ni avec les images sociales de la "féminité", mais les enferme dans des clichés douteux." Et l'association de s'étonner que l'ANRS ait le temps, l'argent et la place de faire publier ce type d'étude qui "ne sert à rien".

"Nous n'avons pas besoin aujourd'hui et ici, sur le terrain de la lutte contre le Sida, de sociologues qui se contentent de prendre acte des dominations—et encore moins de sociologies qui soignent l'ordre symbolique. Nous avons besoin aujourd'hui d'une sociologie de la résistance, qui nous permette de nous défendre face à la maladie, et de combattre les stigmatisations qui privent des moyens de l'affronter, qui contribue à isoler les femmes, qui les écartent des essais thérapeutiques, qui nuisent à la prévention." Et Act-Up-Paris de conclure : "Nous n'avons pas besoin d'une sociologie de la 'féminité', nous avons besoin d'une sociologie féministe. Irène Théry nous fait perdre notre temps".

C'est le moins que l'on puisse dire d'une enquête qui pêche nettement au niveau méthodologique. En effet, l'auteure ne dit rien des conditions dans lesquelles se sont déroulés ces entretiens ni des critères ou

des lieux à partir desquels ont été mené l'enquête. À l'hôpital ? Dans une association ? Tout juste apprend-t-on que "cette contribution est issue d'une enquête menée en 1995-1996 auprès de 150 personnes atteintes par le VIH" dont 75 femmes. Pour le reste il faut se contenter de cette note de bas de pages pour le moins énigmatique : "la sexualité étudiée ici est celle de femmes se définissant comme hétérosexuelles. Parmi les 75 femmes interviewées, deux ont cité des rapports sexuels (non exclusifs) avec des femmes. Mais ces deux entretiens ne permettent pas de traiter l'homosexualité féminine dont elles ont très peu parlé."

mosexualité féminine dont elles ont très peu parlé."

Ainsi sur 75 entretiens, l'enquêtrice n'a visiblement croisé aucune lesbienne. Quant aux toxicomanes, elle n'en dit mot. Comment a-t-elle sélectionné ses sujets, a-t-elle délibérément choisi des femmes hétérosexuelles ou s'est-elle fié au hasard ? Rien de cette enquête ne nous permet de le dire, encore moins de tirer la moindre information utile à la lutte contre le Sida.

Puisque l'auteure a malencontreusement oublié de préciser dans son énoncé qu'il s'agissait d'une enquête sur "la féminité" de femmes séropositives hétérosexuelles et non des femmes séropositives ! Ce qui rend pourtant plus compréhensible la compilation de poncifs sur l'éternel féminin dont nous elle abreuve. On en sort avec l'impression désagréable, d'avoir feuilleté un bon article paru dans la presse féminine, alors que l'on croyait lire une enquête de l'ANRS.

Caroline Fourest

(1) "Une femme comme les autres, séropositivité, sexualité et féminité", Irène Théry, dans *Séropositivité, vie sexuelle et risque de transmission du VIH*. ANRS, collection sciences sociales et Sida, septembre 1999

(2) "Irène Théry ou les vertus de la rareté", Action n°64, décembre 1999.

